



PLACE DE LA CONCORDE.

LA JOURNÉE
—DU—
14 JUILLET
—A—
PARIS
—ET A—
L'ETRANGER.

La fête du 14 Juillet, parfaitement ordonnée, a été absolument calme. La revue a été superbe; la présence des Sénégalais de la mission Marchand lui a donné un caractère encore plus grand de patriotique émotion, et les mesures de police fantastiques inventées par M. Dupuy pour la sortie du Grand Prix ayant été sagement abandonnées par M. Waldeck-Rousseau, le Président de la République a pu se rendre sans encombre, et sans aucun déploiement de forces, de l'Élysée à Longchamps et de Longchamps à l'Élysée. Il y a eu des quantités de cris de "Vive la France! Vive la République! Vive Loubet! Vive l'Armée! Vive Marchand!" il n'y a eu aucun désordre. Le chef de l'État, comme on le verra plus loin, a donné tout lieu de se réjouir de cette journée et de féliciter la superbe armée qui a défilé devant ses invités et devant lui.

PLACE DE LA CONCORDE.
Comme chaque année à même

époque, une délégation de la Ligue des patriotes est allée déposer une couronne à la statue de Strasbourg. Il était un peu plus de neuf heures et demie quand M. Dérouté parut, avec quelques amis, sur la Place de la Concorde, venant de la statue de Jeanne d'Arc, rue de Rivoli, où il avait fait une halte. Sur la place attendaient environ cinq cents ligues. C'est dans le plus profond silence que M. Dérouté, entouré de ses amis, s'est avancé vers la statue de Strasbourg. Là se trouvait MM. Lépine et Tonnay avec une cinquantaine d'agents. Lorsque M. Dérouté arriva devant la statue, le préfet de police lui déclara qu'aucun discours ne doit être prononcé. —C'est bien, répondit Dérouté, tandis qu'un ligueur grimpa sur la statue et va placer la couronne de la Ligue. Jusqu'à ce moment aucune manifestation n'a eu lieu. Dérouté, la tête découverte, s'écria alors: —Je salue les couleurs de la patrie. Vive l'Armée! Vive l'Alsace-Lorraine! Les cinq cents ligueurs répétèrent en chœur: "Vive l'Armée! Vive l'Alsace-Lorraine!" et crièrent ensuite, avec beaucoup d'ardeur: "Vive Dérouté!" Puis on se sépara du chef et de l'ami. Dérouté s'en va avec MM. Marcel Habert, Galli et Millevoje. Le gros de la troupe se rend à pied à Longchamps banqueter sur l'herbe, pour se rendre ensuite à la revue. La statue de Strasbourg a reçu aussi la visite des Associations d'Alsace-Lorraine. On a remarqué l'absence de M. Sansbœuf. Aucun incident n'a eu lieu. Toute la matinée, des groupes de curieux se sont arrêtés devant la statue de Strasbourg, pour regarder les dernières couronnes. Au pied de la statue avaient été déposées trois immenses couronnes: "A la mémoire de Gambetta." On les avaient apportées à la statue de Strasbourg, par erreur. Elles étaient destinées au monument de Gambetta, et cette erreur a eu pour résultat

que vingt agents de police ont dû monter la garde autour de ces trois couronnes, toute la matinée et tout l'après-midi. LA REVUE Les anciens marquaient d'un caillou blanc les journées où tout avait concouru au succès. Ceux qui ont assisté de près à la revue d'hier ont vécu une de ces journées-là. Par un temps superbe, au milieu d'une foule relativement tranquille, ils ont vu un défilé grandiose dont l'intérêt était décuplé par la présence des Sénégalais. Au lieu du tapage, qu'un scandale récent pouvait faire redouter, on n'a eu que de menus incidents qui ont été plutôt ridicules. Bref, si la grande masse du public est sortie, ravie, du bois de Boulogne, le Président de la République, le ministre de la guerre, le gouverneur de Paris, le préfet de police, le commandant Marchand et les Sénégalais, et tous les soldats, grands et petits, sont rentrés, enchantés en leurs demeures respectives. Que demander de plus? La revue ne devait commencer qu'à trois heures, et, dès midi, le public envahissait tribunes et terrasses. Certaines personnes, il est vrai, semblaient prêtes à la patience. Les uns avaient apporté des journaux qu'ils lisaient, comme au café; d'autres, des livres. On a même vu un traîné d'horticulture entre les mains d'un vénérable monsieur. Peut-être l'horticulture a-t-elle des mérites spéciaux grâce auxquels trois heures passent comme une muscade. Dans une tribune une dame dit à son mari ce couplet: —C'est drôle, je ne me croyais point émotionnable. Et puis, ces soldats dans le bois, ces bataillons campés autour de la pelouse, l'idée de voir une revue: tout cela m'a mis dans le cœur des choses qui n'y étaient point. On n'a pas besoin de tant parler de patriotisme. On est patriote sans le savoir! Deux heures dix. Grand mouvement sur les terrasses. Le

public favorisé monte sur les chaises, à la grande colère de ceux qui n'en ont pas. Il se tourne du côté de Saint-Cloud. Que se passe-t-il donc? C'est un des charpentiers russes chargé de construire le palais de l'exposition de leur pays, qui vient de se mettre au premier rang d'une terrasse. Mais il a pour seul vêtement une chemise rouge. Cela suffit bien à intéresser des gens qui n'ont pour toute distraction que la vue des nuages volant—trop rarement—le soleil! Deux heures et quart. Ah! une petite armée vient du côté de Suresnes et passe devant la villa Chauchard qui resplendit sous le soleil. On braque les lunettes. —Ce sont eux!... Non!... Si... Ils ne sont pas noirs!... Ils sont des chechias! Et l'on observe. Eh oui! ce sont les Sénégalais, les vrais héros de la journée, le "clou" de la revue. Précédés du commandant Marchand et du capitaine Mangin, qui sont à cheval, ils marchent droits, rigides, mécaniquement. —Vivent les Sénégalais! Vive Marchand! Et, comme mus par ces chœurs en bois qu'on donne aux enfants, ils s'avancent, fiers et indifférents. Indifférents! Ah! pourtant, ils ne peuvent pas l'être. La promesse que leur chef leur avait faite, au désert d'Afrique, est enfin tenue—et tenue au centuple! Ils sont à Paris. Et ils y sont au milieu de l'armée de France, dans un champ où sont et le passé et le présent et l'avenir de la patrie: officiers ayant gagné leurs galons en 1870 ou dans les colonies, soldats qui assureraient hier Madagascar, et élèves des Ecoles militaires à qui on devra la gloire demain. Et de ces héros du passé et de l'avenir, les Sénégalais sont aujourd'hui les frères. Ils vont défilé au milieu d'eux. Rien qu'ils les voir marcher, on sent qu'ils sont d'avance fiers de l'heure qui pour eux va sonner. Et maintenant, ils marchent... On les acclame. Ils ne paraissent pas entendre. Le commandant

Marchand lui-même a l'air d'être un soldat mécanique qui avance parce qu'on le pousse et qui, ne pouvant tourner la tête, ne regarde que devant lui tout simplement, très simplement! Voici M. Crozier qui gagne la tribune présidentielle: on va pouvoir occuper les loges. Tour à tour, en effet, viendront l'ambassadeur de Turquie, le secrétaire du nonce; le comte Torioli, ambassadeur d'Italie; Nazare-Aga, etc. Pendant ce temps, peu à peu, s'empilent la tribune de gauche, réservée à Mme Loubet et à ses invités. La première qui y vient est la comtesse Lydia Rostopchine, en rose. A deux heures et demie, y prend place Mme Loubet, en vert foncé. On admire Mme Waldeck-Rousseau, très élégante, très simple, éminemment distinguée, que la femme du Président invite à s'asseoir à sa gauche. De grands mouvements de troupes ont lieu pendant ce temps sur la pelouse. Les bataillons vont s'installer sur les emplacements qui leur ont été désignés. Soudain, un coup de canon retentit. Le chef de l'État est en vue. Avec lui arrivent MM. Deschamps, président de la Chambre des députés; Fallières, président du Sénat, au-devant desquels vient M. Crozier. Il les conduit à la tribune présidentielle. Un drapeau est hissé au-dessus du Moulin. M. Loubet a franchi la cascade. Le canon commence à tonner. Quand il aura tiré vingt et un coups, le Président sera devant sa tribune. Au-dessus de celle-ci un drapeau flotte. Le chef de l'État descend de voiture, suivi du général Bailloud et de M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil. Devant cette tribune sont deux terrasses en longueur d'où part ce cri: "Vive Loubet!" M. Loubet, que précède M. Crozier, gagne sa tribune où il commence par échanger en souriant des poignées de main avec les ambassadeurs. Parmi les ministres, on regarde surtout M. Waldeck-Rousseau, et le général de Galliffet en uniforme chamarré de croix. M. H.-J. Martin, qui s'occupe du service parfaitement organisé des ambulances. M. Paul Déroulède n'était pas dans la tribune des parlementaires, mais au milieu de la foule, dans l'enceinte des chaises du côté de Saint-Cloud. Reconnu par de nombreuses personnes, il a été salué et applaudi à diverses reprises, en particulier à la sortie. Il est trois heures. La revue va commencer. Le général Brugère, gouverneur militaire de Paris, vient saluer le Président, puis va passer devant les troupes. Derrière lui, les généraux et autres officiers décernent décorations ou médailles aux plus méritants. Cela paraît long, au public, parce que, cela, il ne le voit pas! Après une insupportable attente, il fait à l'Ecole polytechnique une ovation proportionnelle à la patience qu'il a eue. Les Saint-Cyriens, au costume plus coloré, retrouvent leur émoi par succès habituel. Ils sont superbes! C'était le général de Pellieux qui devait précéder les sapeurs pompiers et le 29e bataillon de chasseurs; mais l'enquête qui les concerne n'étant point terminée, il a demandé à ne point commander dans ce défilé et à prendre simplement rang dans l'état-major du gouverneur de Paris. N'importe! Le colonel Detaille, chargé de le remplacer, a recueilli tout tout le long de son passage quelques cris de: "Vive Pellieux!" Déjà la foule a admiré les chevaux des généraux Touza, Florentin et Dalstein; elle applaudit tour à tour les sapeurs-pompiers, les chasseurs; elle acclame l'artillerie à pied et de génie. Chaque fois que passe le drapeau, elle se découvre, et chaque fois on a observé M. Loubet, car il n'y pas de détails négligeables. Le Président Faure assistait, couvert, à la revue. Un peu avant le passage du drapeau, il se découvrait par un grand geste qui finissait par mettre le chapeau à la hauteur de l'épaule. M. Loubet assiste, au contrai-

re, tête nue, constamment découvert, à la revue, mais devant lui, à droite et à gauche de sa tribune, sont deux mâts chargés de faisceaux tricolores. Quand le porte-drapeau arrive en face du mât de droite, M. Loubet se lève. Il reste légèrement incliné jusqu'à ce que le porte-drapeau ait dépassé le mât de gauche. Cela produit très bon effet. L'infanterie approche et avec elle reprennent les applaudissements et les cris de: "Vive l'Armée!" Le 14, on l'attendait impatientement, parce que c'était au milieu d'elle, dans le dernier régiment, que devaient défilé les Sénégalais. Après qu'on a acclamé—encore plus que d'habitude—les troupes des généraux de Saint-Julien, de Douvres, de Lanouvelle et Callet, un grand rou-haba, venant de droite, une rou-haba immense vite partagée par l'unanimité du public, gague à la fois les tribunes et les terrasses. Dans le 131e de ligne sont en-chassés les Sénégalais. On avait dit qu'ils seraient complètement encadrés, on redoutait de ne point les voir. Et pas du tout. Ils sont seulement précédés et suivis de soldats d'infanterie. Devant eux sont, à cheval, le commandant Marchand, le capitaine Baratier et le capitaine Mangin. Alors, on crie, plus fort que jamais, "Vive Marchand! Vive l'Armée!" Mais bientôt ces cris, qui sont superbes, sont gâtés par une quarantaine de brailleurs qui, après avoir attendu le silence, reprennent après le passage de ces braves, les cris, cette fois scandés mesquinement: "Vive! —Mar—chand! —Vive! —l'Armée!" sur l'air des Lampons. Ce ne sont plus des cris qui partent du cœur, ce sont des vociférations voulues, préparées, qui sont l'équivalent d'une protestation et qui choquent. Ces vivats ont l'intensité et le sens qu'auraient des "A bas!" Au lieu d'augmenter l'enthousiasme, ils le diminuent. Ces cris, presque séditieux, ne sont point sortis tout seuls de la foule. Ils lui ont été comme dictés par quelques députés nationalistes qui, décorés de leurs insignes, assistaient à la revue dans la tribune réservée aux Chambres. Oui, c'est de cette tribune—où on a cru reconnaître MM. Marcel Habert, Millevoje, Lasies et autres députés nationalistes—qu'est tombé l'air des Lampons. Quelques rares manifestants très isolés et vite fatigués, se tournant vers le chef de l'État, en criaient: "Vive—Mar—chand!" toujours sur l'air des Lampons. Cela, sur la terrasse même s'étendant devant sa tribune. Par bonheur, il n'y a point de manifestants à doubles intentions qui aient acclamé les Sénégalais. Les cris, scandés sur l'air des Lampons, sont très rapidement et sans aucune intervention étouffés par ceux des gens sincères qui, en acclamant les héros de Fachoda, n'ont obéi qu'à leur admiration instinctive. Et ceux-là ont tout le pays avec eux. Toutefois, il faut reconnaître que la chaleur même de l'ovation qu'on leur a faite a, pour ainsi dire, déséquilibré la revue. D'ordinaire, l'enthousiasme commence à se déchaîner à l'approche de l'artillerie, pour grandir encore quand défile au galop la cavalerie. Le 14, comme il avait donné son maximum d'intensité au passage des Sénégalais, la fin de la revue s'est déroulée dans un silence relatif.

—J'espère que Mademoiselle dormira mieux aujourd'hui que les autres nuits... —Vous savez donc qu'elle ne dormait pas? —C'est Mademoiselle qui me l'a dit... —Ah! —Oui, en m'envoyant chercher du laudanum, cette après-midi à Albertville. Frédéric tressaillait. La domestique s'en allait vers la grille. Il s'élança vers elle: —Dites-moi... Est-ce que Mademoiselle n'est pas allée à Albertville, ce matin, elle aussi? —Oui, monsieur. —C'est bien. C'est tout ce que je voulais savoir. La femme disparut dans la nuit. Et Frédéric murmura, ses deux mains étreignant son front: —Plus de doute! Plus de doute! Il regarda la fenêtre de Marie-Rose. La lampe brûle toujours, mais la silhouette est devenue invisible. Il se précipita dans la maison comme un fou. Il entra au salon. Michel s'y trouvait encore, toujours réveillé, toujours le front soucieux... —Marie-Rose veut mourir! —Il n'a que ce cri, rauque, farouche. Michel se lève, d'un bond, épouvanté. Frédéric a déjà disparu, s'est

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT
PAR JULES MARY.
TROISIÈME PARTIE.

LE SECRET DE MARIE-ROSE

VII

LE PASSÉ DOORMAIT; MAIS IL SE

RÉVEILLE.

[Suite.]
Tu fais le serment?

—Oui. Il la regarda, il doutait. Lorsqu'il la quitta, il se dit: —Je veillerai sur elle et je l'empêcherai bien de mourir... Il était à peine parti que Marie-Rose, grave et résolue: —Oui, je mourrai, je le veux, j'échapperai à toute cette honte, à cette vie impossible, à toutes ces tortures... Je mourrai, je mourrai... Mais, ce soir-là, pour calmer les soupçons de Frédéric, elle éteignit sa lampe, se déshabilla et se mit au lit. Seulement, toute la nuit, elle rêva, éveillée. Et le matin, quand elle se leva, sa décision était prise. Frédéric guettait sa sortie, sa première apparition. Elle dissimula, vint à lui et l'embrassa. Il lui redit, tout bas à l'oreille: —Tu me l'as juré?... —Oui, oui, je l'ai juré... Elle se hâta de s'éloigner, le laissant inquiet malgré tout.

—VIII—
L'AVEU. Dès le lendemain, elle essaya de mettre son projet à exécution. Dans une pharmacie portative qui se trouvait au Blanc-Chemin, elle découvrit du laudanum. Pris en certaine quantité, elle s'ignorerait pas que c'était un poison mortel, un stupéfiant qui

pouvait, sans trop grandes douleurs, la délivrer éternellement. Mais elle craignit que la dose restée dans le flacon ne fût pas suffisante. Dans la journée, elle prétexta des courses à Albertville. Elle entra chez deux pharmaciens et se fit donner quelques gouttes de laudanum; la quantité qu'elle demandait étant insuffisante, les pharmaciens n'hésitèrent pas à la lui donner. Cela ne lui parut pas suffisant encore. Dans l'après-midi, pendant une absence de Michel et de Frédéric, elle envoya une domestique en ville, chercher d'autres doses, chez d'autres pharmaciens qu'elle eut soin de désigner. Et comme la domestique, sans défiance, mais inquiète, s'informait de la santé de la jeune fille, celle-ci prétextait des insomnies récurrentes qui la fatiguaient. Le soir, elle eut tout ce qu'il lui fallait. Elle cacha le poison, remis en une même fiole, dans sa chambre, et descendit au salon, où la rejoignirent bientôt les deux frères. Elle était si calme que Frédéric, qui de temps en temps l'observait à la dérobée, n'eut aucun soupçon du drame qui se passait au fond de ce gentil cœur en détresse. A dîner elle mangea comme d'habitude.

Et même, voyant les deux hommes silencieux, elle essaya d'animer la conversation, parla de choses et d'autres et demanda—la saison se faisant dure—si l'on ne songerait pas bientôt à quitter Albertville pour un climat plus doux, ainsi qu'ils faisaient tous les ans. Frédéric et Michel répondaient par monosyllabes. Frédéric était frappé des efforts "mêmes que faisait la jeune fille pour jeter un peu de distraction sur leurs préoccupations douloureuses. —Marie-Rose, sans s'en douter, dépassait le but. Mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Après dîner, elle resta auprès d'eux. Frédéric faisait semblant de lire, parcourait des journaux, en réalité ne lisait pas et se occupait que d'elle. Michel, rêveur, un pli au front, poursuivait son idée fixe, et de temps à autre, lui aussi, mais non point sous la même impulsion et avec la même crainte, regardait la jeune fille. Alors son regard se faisait dur et il semblait réprimer avec peine tout un flot de colère et de reproches, qui lui montait aux lèvres. Vers dix heures, elle se leva pour se retirer. Elle rangea méthodiquement son ouvrage, sans se presser, sans que rien accusât chez elle

d'arrière-pensée. Frédéric ne la quittait plus des yeux. Tous les soirs, avant de se coucher, Marie-Rose embrassait les deux hommes. Frédéric se dit: —Si elle songe à mourir, c'est le dernier baiser qu'elle nous donne... Elle va se trahir peut-être... Elle se dirigea vers Michel et lui tendit son front. Michel l'embrassa, l'effleurant à peine d'un baiser froid... glacial... La jeune fille devint pâle; ses paupières battirent sur ses grands yeux bleus si doux, comme en les larmes allaient jaillir. Mais elle fut plus forte: elle se remit. Elle vint à Frédéric. Il lui prit les deux mains, les serra tendrement, l'embrassa. Puis la regardant jusqu'au fond des yeux: —Tu me le jures! dit-il très bas. —Je te le jure! Les lèvres se tendirent soudain en un sanglot, mais elle se raidit contre toute défaillance, elle se les mordit jusqu'à faire jaillir le sang. Et lentement, d'un pas qui chancelait, elle se dirigea vers la porte. Michel ne faisait pas attention à elle. Seul, Frédéric la voyait. Près de la porte, elle eut un

—J'espère que Mademoiselle dormira mieux aujourd'hui que les autres nuits... —Vous savez donc qu'elle ne dormait pas? —C'est Mademoiselle qui me l'a dit... —Ah! —Oui, en m'envoyant chercher du laudanum, cette après-midi à Albertville. Frédéric tressaillait. La domestique s'en allait vers la grille. Il s'élança vers elle: —Dites-moi... Est-ce que Mademoiselle n'est pas allée à Albertville, ce matin, elle aussi? —Oui, monsieur. —C'est bien. C'est tout ce que je voulais savoir. La femme disparut dans la nuit. Et Frédéric murmura, ses deux mains étreignant son front: —Plus de doute! Plus de doute! Il regarda la fenêtre de Marie-Rose. La lampe brûle toujours, mais la silhouette est devenue invisible. Il se précipita dans la maison comme un fou. Il entra au salon. Michel s'y trouvait encore, toujours réveillé, toujours le front soucieux... —Marie-Rose veut mourir! —Il n'a que ce cri, rauque, farouche. Michel se lève, d'un bond, épouvanté. Frédéric a déjà disparu, s'est